

# Théodore SCHLUMBERGER

(1840, Mulhouse -1917, Fribourg en Brisgau)

Industriel - Président de la SIM

Discours de Camille de Lacroix à la SIM - 28 janvier 1920

Et Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse tome 86., pp. 18 à 23

---



Les victimes de la guerre dont nous sortons, la plus barbare et la plus meurtrière de toutes les guerres, ne sont pas celles seulement tombées sous les obus ; il en est de plus modestes, dont on parle moins et qui ne sont pas moins intéressantes dans leur simplicité. Notre regretté président, Théodore Schlumberger, est une de ces victimes-là.

A peine les échos de la belle fête de son jubilé cessaient-ils de résonner à nos oreilles, que la guerre éclatait. Il l'avait vu venir, et pourtant n'y croyait pas. Comme beaucoup d'autres, il n'avait pu se figurer les Allemands assez fous pour la déchaîner ; bien que, depuis plus d'un an, dans ses tournées en Allemagne, il entendît des gens, pacifiques de tempérament, déclarer que la guerre était inévitable et qu'il valait mieux la subir de suite, que de l'avoir toujours menaçante et paralysant les affaires. La grande prospérité du pays et sa soif de jouissance le rassuraient.

Il fut donc surpris par les événements ; et lorsque, séparé de la plupart de ses amis, il vit la morgue de l'Allemagne s'étaler, après les premiers succès de ses armées, il eut l'impression très nette des difficultés en face desquelles il allait se trouver.

Durant 44 ans, les Allemands avaient voulu le gagner. Jamais, il ne s'était départi de sa ferme volonté d'être et de rester Alsacien. Sa culture était française, la tournure de son esprit, fin et enjoué, l'était aussi. Comment son cœur n'eût-il pas débordé, pendant les quelques jours que nos troupes occupèrent Mulhouse ? Les Allemands revenus, lui en tinrent rigueur, comme à tous ceux dont la prudence n'arrêta pas l'élan.

Sa santé ébranlée en souffrit, sans que son énergie en fut atteinte ; mais désormais suspect, son attitude d'Alsacien fut plus difficile à garder et il dut mieux mesurer ses pas, tout en continuant ses services, ne reculant devant aucun voyage à Strasbourg ou à Berlin, toutes les fois que notre intérêt le réclamait. Mais, un jour, ses forces le trahirent et ce fut son fils, porteur de sa pensée, qui monta sur la brèche.

Enfin, le 17 février 1917, après un déclin progressif, traversé de crises que sa robuste santé parvenait encore à surmonter, le corps vaincu, mais l'intelligence lucide, malgré des éclipses passagères, il mourut dans la tristesse de son âme, n'ayant pas vu la délivrance de cette Alsace, qu'il aimait d'autant plus qu'il souffrait davantage pour elle.

Théodore Schlumberger était un enfant de Mulhouse ; il y fit ses études jusqu'à son baccalauréat qu'il passa à Strasbourg, et n'alla à Paris que pour une préparation d'une année à l'Ecole Centrale. Il en sortit breveté en 1860 et, après quelques mois dans sa famille, partit pour Manchester, où il resta deux ans, chez Platt ou dans des établissements de filature et de tissage de sa dépendance. C'est ainsi documenté qu'en 1862, il entra dans la maison Schlumberger fils & Cie, dont son père était seul gérant responsable.

Tous ceux qui ont connu ces lointaines années se souviennent de ce vieillard original, à l'œil vif et moqueur, tout à ses affaires, ne recherchant pas les conseils et peu disposé à les écouter. J'imagine donc que Théodore, aussi bien que son frère et son beau-frère, ses collaborateurs à ce moment-là, eurent peu de chose à dire dans les affaires de la maison, jusqu'au moment où ils furent

associés, en 1875. Mais, dès cette époque, l'influence de notre ami est réelle. Il est en pleine force ; membre de la Société industrielle depuis 1861, il en a été le secrétaire-adjoint, de 1865 à 1867, puis secrétaire des séances et maintenant, le voici secrétaire du comité de mécanique, auquel il conserve cette belle activité que lui ont donnée ses prédécesseurs, Emile Burnat et Ernest Zuber ; et ce n'est qu'en 1887 qu'il quitte ces fonctions pour devenir vice-président de notre compagnie, en attendant la succession d'Auguste Dollfus, à laquelle chacun le désigne déjà, et qui est malheureusement ouverte en 1911.

La simple énumération des travaux les plus importants de Théodore Schlumberger, durant cette période d'un demi-siècle, en dira plus que tout ce que je pourrais écrire d'une activité qui n'avait pas achevé de porter ses fruits, puisqu'elle se prolongea six années encore : et quelles années !

Il débute par un petit rapport sur une essoreuse ; puis se succèdent :

- Ses importants commentaires des beaux travaux qui se poursuivent sous la direction du comité de mécanique, sur le rendement des machines à vapeur
- Les intéressants rapports qu'il fait chaque année, sur les travaux de notre compagnie, pendant qu'il en est le secrétaire des séances
- En 1896, c'est son rapport sur l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur, que vient de fonder Ernest Zuber avec sa collaboration
- Plus tard, ses rapports, en collaboration avec Alfred Boëringier sur la teinture des laines peignées en rubans
- En collaboration avec Eugène Dollfus, sur un appareil pour humidifier les tissus
- Avec Théodore Boch, sur un projet de barrage de la Lerchenmatte

Vous voyez, Messieurs, quelle variété dans les connaissances et dans les préoccupations; bien qu'elles soient toutes dirigées vers le même but; l'amélioration des conditions de travail de l'industrie.

Et que de choses je néglige, de crainte de sortir de mon cadre ! Je ne me pardonnerais pourtant pas de manquer de vous rappeler l'obsession qui fut celle de toute la vie de notre collègue : mettre Mulhouse en communication facile avec sa banlieue et les villages la prolongeant. Aucune démarche, aucun sacrifice d'argent ne le rebuta. Ce qu'il obtint resta bien au-dessous de ce qu'il désirait ; mais ce que nous avons, c'est en grande partie à lui que nous le devons.

En 1888, avec le concours de quelques amis, il réussit à mettre sur pied la Société des Tramways de Mulhouse et deux ans plus tard, celle des Tramways de « Mulhouse, Sausheim et Wittenheim », qui absorba la première, et grâce au concours d'une société d'énergie électrique, créée à peu près en même temps, sous les mêmes influences, procura à la ville et à l'industrie, des moyens de transport si longtemps désirés. Mais qu'était-ce, en comparaison de ce qu'il voulait ? Mulhouse, tête de ligne, avec un réseau divergeant de lignes ferrées, se répandant de tous côtés dans la campagne, décongestionnant la ville et lui procurant en même temps, la main-d'œuvre dont elle a besoin.

Vous savez tous à quelles oppositions la volonté tenace de nos amis se heurta! Aujourd'hui, nous touchons au but, grâce au retour de l'Alsace à la France et à la persévérance de MM. Mieg et Koechlin.

Théodore Schlumberger manquera au triomphe ; mais nous devons nous souvenir qu'il fut ouvrier de la première heure. Et si j'insiste tant sur ce fait, c'est moins pour le glorifier, que pour faire ressortir la portée de ses jugements. Il avait une extraordinaire vision de l'avenir, et quand on essaye de l'analyser, on ne peut s'empêcher de penser à ces vieux Mulhousiens qui, de génération en génération, ont travaillé à notre prospérité, tout en poursuivant un but élevé, exempt d'intérêt égoïste : servir la communauté, être utile à tous !

L'esprit de Théodore Schlumberger était encyclopédique : cet homme de réalisation aimait les choses de l'esprit. Durant de longues années, levé à cinq heures, pour faire son entrée à l'usine en même temps que ses ouvriers, il passait ensuite une heure tranquille dans son bureau, lisant tout ce qui avait paru en français, en anglais ou en allemand. Histoire, philosophie, littérature pure, il n'était étranger à rien. Cet homme qui s'exprimait souvent avec difficulté, tant les idées se pressaient en foule à son esprit, écrivait bien. Son style était clair et concis, et ce qu'il exprimait valait la peine d'être retenu.

Sa constante préoccupation d'une Alsace grande et de Mulhouse, joyau brillant de sa couronne, le faisait sans trêve rêver du nouveau. C'est ainsi qu'il voulut introduire chez nous cette industrie de la soie artificielle, née du génie d'un Français et qu'il jugeait appelée, par la synthèse chimique, aux développements les plus divers. Après deux années de travaux de laboratoire, chez lui et sous sa direction, surgit l'usine de Niedermorschwiller, qui inaugurerait des procédés nouveaux, bientôt dépassés à leur tour ; mais là, comme pour les tramways et les forces du Rhin, Théodore Schlumberger avait vu juste. Pour atteindre son but, il avait risqué beaucoup. Mais vous connaissez mieux que personne, sa générosité et vous savez qu'il semait à larges mains, lorsque l'idéal poursuivi était en jeu. Ai-je besoin de dire quelles furent ses générosités à votre égard, depuis le don somptueux de la maison Jean Dollfus, pour compléter l'îlot qu'est votre magnifique immeuble, jusqu'aux dons anonymes qui ne se comptent pas, tant ils se répétèrent, toutes les fois qu'il y avait un déficit à combler dans ces budgets, toujours trop gros, votre idéal à vous aussi, dépassant vos moyens !

Faut-il davantage rappeler la somme de cinquante mille francs, que vous venez de recevoir de ses enfants, pour honorer sa mémoire ? Non, n'est-ce pas, vous les savez de bonne race, sachant aimer et donner !

Que fut Théodore Schlumberger dans ses rapports avec ses ouvriers ? S'occupait-il, comme Jean Dollfus et Engel-Dollfus, d'améliorer leur vie et d'assurer leur vieillesse ? Les temps avaient marché entre ces hommes de générations différentes. L'ouvrier, plus libre, était devenu plus jaloux de ce qui touchait à son indépendance. « Donnez-moi le salaire auquel j'ai droit », disait-il, « mon salaire intégral, et ne vous occupez pas de ma vie, ni de ma mort ; à moi de voir et de prévoir ! »

Théodore Schlumberger sentait le courant irrésistible et n'essaya pas de le remonter, tout en se rendant compte de ce qu'il y avait de présomptueux dans ce programme. Il chercha seulement à réaliser ce « salaire intégral », mais en le mesurant au mérite de chacun.

On le cherche encore, et ce n'est pas le nivelage, maintenant à l'ordre du jour, qui aidera à le trouver ! Heureusement que les conversations entre patrons et ouvriers se généralisent ; et c'est de ce contact que naîtront la confiance et la victoire de la justice !

Je ne dirai qu'un mot de la carrière politique de Théodore Schlumberger : il aimait peu la politique et n'en fit que par dévouement. Élu de Mulhouse deux fois au Reichstag, il y passa les années 1900 à 1908, s'occupant beaucoup plus de transports, de douane, d'économie politique que de politique pure. Du reste, si à cette époque, les revendications de l'Alsace n'avaient rien perdu de leur netteté, une autre tactique avait succédé à celle du tout ou rien ; on s'était mis à réclamer

l'autonomie du pays et Théodore Schlumberger croyait cette étape réalisable. Peut-être y fut-on arrivé, sans la maladresse allemande ? Au lieu de cela, nous savons les passions déchaînées après Graffenstaden et Saverne !

J'ai fini, et je crois n'avoir rien oublié d'essentiel de cette vie, si bien remplie, d'un industriel éminent, dont l'ambition prédominante n'a jamais cessé d'être le service de son pays, et de sa grandeur. Il eut des vues très étendues, et son nom restera attaché à d'utiles créations. Il a vécu des heures particulièrement difficiles ; et, jamais, il n'a été au-dessous de sa tâche.

La Société industrielle, dont il a été l'un des présidents les plus en vue et les plus appréciés, lui gardera un souvenir reconnaissant ; et celui qui écrit ces lignes, son collaborateur en maintes occasions, son ami toujours, est heureux de dire, à cette place, quel charme, jamais déçu, il trouva toujours dans une intimité, chaque jour plus affectueuse.